Quand entre la mort et moi il n'y a plus personne...

Autor(en): **Botet Pradeilles, Georges**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **69 (2011)**

Heft 1: **Peurs et espoirs dans le monde du travail**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-283610

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

QUAND ENTRE LA MORT ET MOI IL N'Y A PLUS PERSONNE…

Georges Botet Pradeilles
Institut Psychanalyse et Management
botetg@club-internet.fr

> Le monde post industriel sans cesse en transformation, voire en crise, demande sans cesse à chacun de prouver sa position et son efficacité dans une relation violente à l'objet dans un espace où les solidarités traditionnelles ne jouent plus. Les situations réglementaires ou de droit remplacent les partages émotionnels d'antan. L'individu seul est conduit à prendre posture dans un rapport implicite à la mort qui transparaît et n'est plus médiatisé par le tissu social, les croyances et le sacré. L'effondrement dépressif ou les surenchères «perverses» guettent alors un Moi, piégé dans la précarisation et l'hyper compétence, qui perd les appuis de l'altérité et de la créativité.

Mots-clés: tradition, modernité, société post industrielle, finitude, névrose.

Les guerres, les pestes et la misère nous menacent moins. Nous ne craignons même plus d'être assignés post mortem au courroux d'un ciel jugeant nos actes. Une multitude d'objets et de services nous soulagent de toutes ces tâches lentes qui emplissaient la vie des anciens. Bardé de droits et de secours médicaux et sociaux, certes imparfaits, mais relativement accessibles, faisant partie de la grande communauté de la consommation s'ouvrant à tous, il semblerait pourtant que l'homme nouveau ne connaisse pas son bonheur. Quelle est cette nouvelle souffrance que l'on entend dans un monde objectivement meilleur que celui des temps révolus?
Voltaire nous signifiait que tout n'irait jamais pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles et Freud déclarait la souffrance structurelle en nous.
Même les pays les plus avancés dans leur développement ne sont pas ces paradis que l'on pourrait imaginer. Que manque-t-il? Quels sont les effets de ce manque? Le malaise de nos civilisations traduit-il la prémonition de périls nouveaux et inédits? Par quel biais l'abondance naissante et relativement partagée parvient-elle à miner une espèce qui résistait si bien jadis aux pires conditions, aux privations et aux grands désastres?

1. L'AU-DELÀ CONSOLATEUR…

Les civilisations passées (et peut-être certains humains contemporains) avaient l'espoir d'un au-delà, certes un peu désincarné, mais conservant l'âme avec ce sens que chacun s'attache à donner à sa vie et à ses actes. Socrate lui-même, condamné à boire le poison, reste ferme et

serein dans ses derniers moments. Il explique à ses compagnons, nous rapporte Platon dans le «Phédon», les détails de son périple aux enfers avec les précisions qu'un bon voyagiste donnerait à ses clients. Mourir est certes douloureux, il faut quitter les amis vivants et les plaisirs de l'existence, mais c'était pour entrer éternellement dans le monde mystérieux des morts où la pensée et le langage conservent l'essentiel de l'état humain.
Depuis quelques dizaines de milliers d'années des rites funéraires précis accompagnaient ce passage. Les préparatifs et le viatique étaient parfaitement définis et les vivants ne pouvaient s'exempter des soins apportés au défunt. Le livre des morts de l'Égypte ancienne est un vrai manuel du bien savoir mourir. On vit même poindre une démesure extraordinaire cherchant à dénier la précarité humaine. Le pouvoir et les moyens se mobilisaient formidablement dans les pyramides pharaoniques. Le premier empereur de Chine emporta dans son éternité une immense armée de guerriers de terre qui assurerait éternellement sa sécurité.

2. LES IDÉAUX ILLUSOIRES

Les progrès de la science et le matérialisme nous amenèrent aux deuils progressifs de ces croyances, certes illusoires, mais entretenant cet espoir nécessaire à une espèce projetant toujours sa pensée en anticipations craintives ou audacieuses. Le souci du jour occupe, celui de demain inquiète. Celui d'après demain angoisse. Que lui opposer?
Il y eut alors le temps des idéalismes, des grandes guerres patriotiques, des folies qui poussèrent à chercher le bonheur dans les excès totalitaires les plus radicaux; le rêve de la grande Allemagne et le Socialisme appliqué à la lettre aux masses Soviétiques.
En filigrane le développement industriel promettait l'abondance pour tous. Le bonheur collectif sur un territoire partagé entre semblables, égaux et de bonne volonté, semblait une vision réaliste à court terme. Les populations laborieuses imaginaient un avenir radieux échappant enfin aux logiques d'exploitation et de profit des systèmes libéraux qui commençaient pourtant à grandir de façon surhumaine.
Il fallait certes encore s'engager dans les conflits archaïques entre états et les luttes d'idéologies. Mais mourir dans la défense victorieuse de Verdun, dans les brigades internationales résistant au franquisme ou en déportation pour faits de résistance aux nazis avait une certaine allure. On tira même sur des mineurs en grève. Ce n'était pas vain et le sens symbolique du sacrifice faisait que c'était moins mourir. Les valeurs soutenues là n'avaient rien de dérisoire. Il y avait là l'aval de toutes les autorités morales et patriarcales incontestées, héritières en droite ligne de celles de jadis dont les accointances avec l'au-delà impressionnaient les foules. L'appropriation inconditionnelle de ces valeurs était en quelque sorte une assurance survie garantissant le souvenir ici bas et une forme probable de perpétuation de l'âme. Ceux qui reviennent des dernières guerres post coloniales ne sont plus des héros... Il n'y a plus ces confiances idéalistes qui portaient à affronter militairement l'étranger menaçant ou à revendiquer en toute certitude l'assomption de la condition ouvrière. Aujourd'hui le monde est vide d'idéologies transcendantes et de pouvoirs rassurants. Il n'y demeure ni discours porteurs, ni personnes investies, pour assumer en nom collectif les idéaux de cet état humain tellement mortel. On ne meurt plus pour des idées dans le monde développé. Il faut consentir à partager l'incomplétude et la précarité. Ne demeure que l'espoir personnel de se réserver une meilleure part temporelle pendant qu'il est temps... Le Moi va ainsi aveuglément vers sa fin d'objet en objet dans l'insécurité de jouissances précaires. S'il se découvre insuffisamment

pourvu, il n'a d'autre ressource que la plainte et le recours juridique et moral porté aux instances politiques, économiques, administratives et sociales. Elles régulent peu ou prou l'expansion économique et les désordres de la redistribution du profit. Mais la confiance qu'elles inspirent s'amenuise, leur autorité morale est devenue quasi nulle.
Les valeurs qui fortifiaient l'instituteur, le mineur, le maçon et le gendarme dans une identité sociale reconnue et respectée de tous se sont éteintes. Qui est encore fier de son travail mené en service commandé avec une parfaite implication? La profession est devenue un élément accessoire de l'être. Elle en était le moteur et subit le même déclin que ces appartenances familiales et sociales où chacun trouvait son sens...
Certes les ambivalences affectives avec les proches permettent de faire front au temps dans leur jeu incessant. Mais les liens se distendent, la télévision devient l'interlocuteur favori. On ne l'éteint même plus... L'altérité devient rare dans sa pratique effective. L'autre, moins utile, agace souvent par ses répétitions et sa monotonie... A chaque désaccord de désirs qui ne se partagent pas, la suspicion, la querelle et le divorce sont toujours proches. Que projeter vers l'avenir sinon la peur imaginaire de ce temps qui nous est compté dans le manque de croyances et d'amour?
L'illusion névrotique protectrice où l'on attendait indéfiniment une reconnaissance parentale et sociale se dissipe. Il faut s'aventurer dans une fuite ascendante où l'individu se déshumanise dans des «toujours plus» d'un Moi hypertrophié qui voudrait s'arroger une illusion d'immortalité et de toute puissance jadis réservée aux Dieux. Mais la subjectivité ne saurait être solitaire sans prendre le risque de la souffrance et du délire. Les sollicitudes formelles des organisations d'aujourd'hui ne rassurent pas, l'attente est autre. Ce que l'on reçoit par droit et revendication ne comble pas. Il faut que l'objet soit désiré et échangé dans le creuset commun de croyances nécessaires au partage du plaisir rituel de dons réciproques. Les liens familiaux et professionnels devenus formels et objectifs a effacé cette dimension symbolique où la réalité se transpose dans un imaginaire partageable.

3. LA NÉCESSAIRE DÉPENDANCE.

On avait déjà découvert que le nourrisson placé dans le meilleur environnement hospitalier dépérissait (Spitz, 1968, De la naissance à la parole. P.U.F., Paris.)
Les placements sociaux les plus opportuns entraînent parfois une étrange révolte des bénéficiaires. Le sujet devenu objet médical, social ou économique n'existe plus dans le champ de cet Autre désir qui lui est nécessaire pour prendre sens. Il perd souvent son identité dans cette quasi psychose où l'on n'est plus nommé et où l'on ne nomme plus... Le Moi est devenu autonome, objet d'autrui et également de lui même. Il s'est débarrassé de l'enveloppe de ce Surmoi hérité et contraignant qui lui fixait les limites «castratrices» mais rassurantes de l'appartenance. En fait il est orphelin car faute de foi plus rien n'est crédible dans l'Autre. A qui prouver son improbabilité d'être? Le Moi est voué à l'errance dans des surenchères de compétence, de réussites, ou de positions transgressives et abusives. Les agitations adolescentes des cités et les dépressions vespérales du besogneux harassé relèvent de la même logique. La question finale point parfois: «Qui y a-t-il encore entre la mort et Moi?»...
La peur change de nature. Ce n'est pas cette réaction commune à une menace matérielle présente et bien identifiée. Ce n'est pas cette anxiété liée à la pression des enjeux. Elle est l'effet de cette réalité nue et violente que Lacan appelle le réel. Elle est insidieuse et innommable.

C'est une désespérance avec perte de confiance en soi et dans l'environnement humain dans son ensemble. Rien ne protège d'une mort dont le symbolique nous sépare ordinairement par le jeu des échanges, des partages et des rituels humains. Que croire et qui croire dans cette juxtaposition infinie d'individualismes? Il n'y a plus là ni croyance, ni sacré, ni figures possibles.

La place est infiniment belle pour les nouveaux gourous.

Par chance nous sommes saturés d'images, d'informations, de règlements, d'urgences et de sollicitations. Il reste peu de temps pour se penser dans la perte. Le courage de rechercher un meilleur témoin que soi-même de son doute et de sa souffrance fait souvent défaut. L'acte qui conduit chez le thérapeute est devenu plus audacieux que celui qui met fin à nos jours dans une logique du désespoir qui n'est pas si absurde…

Une dame dans une ferme cinquantaine vint un jour me voir. On lui avait parlé de moi dans les meilleurs termes. Elle avait de plus en plus de mal à rejoindre son lieu de travail. Ce mouvement banal créait chez elle une appréhension quasi phobique qui se terminait en crise d'angoisse. Elle n'était ni accablée de tâches, ni soumise à des pressions excessives dans son travail. Il y avait certes des inconvénients, liés à des dysfonctionnements et des relations professionnelles assez médiocres. Elle se jugeait suffisamment compétente pour assumer correctement sa fonction. Au cours de l'entretien, elle finit par indiquer qu'elle allait bénéficier d'une promotion. Son changement d'attitude révéla à cet instant un facteur insidieux de sa souffrance. La promotion à l'ancienneté n'était le fait d'aucune reconnaissance symbolique. Aucun Tiers ne lui donnait un sens autre que le vieillir là. La seule annonce entendue était celle de la proximité du terminus. Elle avait pensé au suicide…

Quelques jours plus tard alors que nous parlions de l'organisation où elle travaillait elle énonça: «Personne ne m'attend là dedans». Je ressentis physiquement que cette absence d'un désir humain qui la concerne la confrontait directement à l'angoisse. Nous fixâmes une trame symbolique de rendez vous. Je ne fis sur le moment aucune interprétation ni suggestion.

Elle me parla beaucoup de son enfance. Nous étions alors entre enfants et je m'autorisais quelques anecdotes personnelles. On peut là se constituer et partager ces cadeaux du Verbe qui peuplent le manque à être.

Au bout de quelques mois elle renoua avec des amies perdues de vue et reprit goût au théâtre. Puis elle partit sans retour. Son corps retrouvé retournait au monde. Je me savais transitoire, je restais là. Elle avait laissé comme trace un petit peu de sa peur en dépôt dans un coin de la pièce. Ce sont ces traces là qui sont mes meilleurs dossiers.

Dans un autre temps par ce jeu de l'inconscient qui nous mène là où l'on est attendu, je me retrouvais Directeur d'institutions sociales assez redoutables recevant des adolescents ou jeunes adultes en danger ou y ayant mis autrui. Il était de bon ton de proposer là davantage de confort, davantage d'école, des loisirs coûteux et l'accueil de week-end dans des familles aisées. Les plus déterminés des pensionnaires mettaient un point d'honneur à mettre en échec, voire même à détruire ce comblement artificiel. On pouvait prendre cela pour de l'ingratitude, un goût pervers de la malfaisance, voire même la manifestation d'une tare originelle. Quel pouvait être l'objet qui saurait les apaiser?

Les placements sociaux «compensatoires» et protecteurs en regard de manques matériels et éducatifs identifiés ont-ils un sens? On ne restructure sans doute pas l'humain comme

on répare ou ravale un objet. Avec quelques éducateurs ayant connu des époques moins généreuses nous décidâmes de revenir à un cadre éducatif plus strict et simple. Les obligations d'hygiène, d'efforts collectifs pour l'entretien des locaux et l'organisation des repas, le contrôle rigoureux des engagements scolaires ou de l'apprentissage, vinrent étonner les travailleurs sociaux responsables des placements. Je fus suspecté de cette idéologie exécrable dite «de droite» qui prépare la jeunesse à être soumise et exploitée par les possédants sans scrupules. Mais curieusement cette jeunesse perdue se retrouvait dans cette sévérité qui n'excluait ni le jeu, ni la fête entre les temps plus austères. Mieux, les sanctions prises rassuraient même les fautifs. On vit certains jeunes placés chez des artisans ou de petites entreprises avoir une certaine fierté à travailler.
L'institution avait repris substance maternelle et paternelle. L'angoisse abandonnique était mise à distance. Le désordre vint parfois de familles ou de fonctionnaires sociaux faisant scandale sur des horaires, des conditions de travail ou quelque engueulade bien sentie et méritée dont on jugeait que l'apprenti était la victime innocente.
C'était en des temps où la réglementation foisonnante n'avait pas encore étouffé toute subjectivité. Aujourd'hui un responsable d'établissement social ne veille qu'à la perfection juridique de son institution. Le quotidien, les loisirs et les stages en milieu professionnel demandent beaucoup de précautions formelles. L'imagination et la créativité représentent un danger potentiel. L'hyper responsabilisation crée une crainte rabattant l'activité sur les formalismes protecteurs. Les bénéficiaires de tels placements sont des intouchables devenant des objets idéalisés, «cas sociaux» pétris d'innocence, dont on garantit la conservation comme celle d'un produit périssable. On imagine tous les semblants qui se développent là... On se méfie les uns des autres en se souciant beaucoup plus des apparences que des liens. Chacun se garde de ses réactions et prend un témoin pour éviter toute rencontre trop personnelle devenue suspecte. L'implication affective et émotionnelle est à fuir... Le vide du champ subjectif laisse monter des angoisses. On assiste à des explosions d'humeur violentes et imprévisibles. Le rire ne se partage plus. La parole forte ou plaisante qui ne manquait pas de venir de l'un ou de l'autre et ramenait l'espoir s'éteint.
La dame angoissée et les jeunes en perdition ont raison; personne ne les attend là dedans. Ils n'appartiennent à personne. Il n'y a aucune trace de L'Autre désir qui viendrait restaurer la confiance. Faute du mot que l'on attend de l'autre et qui nous libèrerait, il faut se résigner à avoir peur de soi, de tout, désespérer, détruire, passer inconsidérément à l'acte, tomber enfin malade où quitter un monde qui ne nous retient plus...

4. CE QUI ACCABLE ET CE QUI RASSURE.

Le remplacement des liens rituels par des processus scientifiques, juridiques et réglementaires, parfaitement pertinents, bien conçus et appliqués, plait aux instances administratrices sans lieu ni chair qui ont remplacé le pouvoir personnel. Certes il était souvent fou et abusif, mais il n'était quasiment jamais déshumanisé.
L'objectivation tue parfois comme le plus violent chagrin d'amour. Pygmalion voit Galatée redevenir statue. Pis encore, faute de savoir qui nous tue, on en est réduit en dernière extrémité à se tuer soi-même. Nous ne vivons que dans le désir de l'autre. Dans son extrême dépendance le nourrisson humain crie. C'est un appel qui signifie autant une détresse qu'un besoin. Par quelque appareil émotionnel et perceptif il réalise vite que cette mère qui s'ab-

sente parfois revient aussi. Ce n'est certes pas la sécurité du bébé africain qui reste au contact charnel... Mais on voit vite certains de ces petits êtres s'apaiser, s'intéresser à l'environnement et aux mouvements, et même entreprendre des activités: toucher, sucer, secouer. Cela suppose la construction d'une confiance qui évacue l'angoisse d'abandon où d'autres vont semble-t-il se perdre et amplifier leurs cris d'appel...

On ne peut lier cela seulement avec la satisfaction des besoins et la qualité des soins. Les signes multiples traçant les codes intersubjectifs ont un sens éminemment affectif. La mère et son enfant se soutiennent du désir supposé de l'autre dont-ils ont, sinon une science, du moins une prescience. Cela initie l'entrée de ce bébé dans cet ordre symbolique fondant l'appartenance où l'on n'est plus seul... Nous sommes des êtres de dépendance par notre longue enfance, la nécessité de la famille et cette longue vie qui nous fait traverser les générations. Nous sommes déjà sans ordre sacré imposant ses valeurs. Qu'est-on sans mère aimante, sans père puissant, sans tribu qui nous accompagne dans cette entrée dans le monde?

L'autonomie motrice vient bientôt avec cette marche hasardeuse où les encouragements donnent de l'assurance. La bipédie est une aventure complexe. Accéder partout avec une curiosité nouvelle génère vite des interactions avec les objets. L'entourage peut réguler de manière encourageante et sûre ou projeter des craintes excessives sur cette autonomie naissante. L'enfant grondé mal à propos dans un souci des objets et de la sécurité qui fait fi de ses bonnes intentions va douter, non seulement de l'acte, mais parfois de lui-même s'il sent souvent du mécontentement, de l'agacement ou même de l'irritation chez ces témoins de sa conquête de son petit monde. L'amour et le lien vont alors devenir conditionnels. On va même voir parfois l'enfant dissimuler ses actions et ses prises d'intérêt dans une sorte de honte précoce... Il va guetter les réactions contraignantes d'autrui qui disqualifient son activité dans un état qui deviendra de la culpabilité.

Cette appréhension nouvelle réduit les audaces par un mécanisme d'inhibition. L'enfant ainsi dominé attend l'aval des adultes et parfois même de ses pairs. Mais d'autres enfants seront moins sujets à la crainte. Ils mesurent vite la versatilité et le défaut d'attention des adultes. Ils peuvent par de vigoureuses motions revendicatives faire céder l'autorité parentale et soumettre leur fratrie. Ils vont bientôt s'affronter pour la domination de la cour d'école...

Dans ces petites sociétés on voit grandir ce monde d'enfants qui deviendront adultes. C'est là l'ébauche de ce qui nous constitue en tant que sujet pour d'autres sujets. Ce désir secret d'autrui les dominés le redoutent, les violents le nient. A vouloir entendre tous de la même façon équitablement pédagogique on n'entend finalement personne. Faute d'initiation suffisamment subjective à l'état humain, il va falloir se débrouiller pour grandir seul.

Puis vient l'école. Le maître est fonction avant d'être une personne. Comme partout l'effacement de soi est la règle. Le fort souvenir de cet instituteur aimé et redouté de jadis ne s'évoque plus nulle part. On se souvient peu de rencontres vivantes lors de sa scolarité... Il y en eut souvent de déplorables et de dérisoires. On garde des traces des chahuts, ce qui rend la lourde institution scolaire encore un peu sympathique. Bien que l'on dénie les différences en prônant le tout possible pour tous, l'élite des élèves se retrouve tôt ou tard dans des classes «compétitives», ou des Etablissements privés, où se pratique la surenchère des compétences formelles. Ceux qui ne parviennent pas à se construire un esprit à système farouchement autocentré vont vite être éliminés. L'excellence est de rigueur. La fantaisie et le jeu avec les compagnons de galère n'ont pas droit de cité. Certains se réservent un petit espace de liberté,

font du sport, de la musique ou lisent des choses agréables, savantes ou sentimentales. Ils en sont moins fous.
Le reliquat de la classe d'âge est conduit en promotions médiocres vers un diplôme abâtardi que les corporations considèreront avec circonspection. Cette scolarité, coûteuse en temps et argent, est également un gâchis d'enseignants livrés aux scolarisés sans envie. La formation dispensée ainsi à grands frais est une duperie sociale. On sort de ce système technocratique sans désir avec un bas niveau de curiosité et d'appétits, sans pour cela être plus riche en connaissances. La Société est bonne. Elle veut toujours plus de droits pour tous dès l'enfance... Mais ce brouet commun sent souvent l'uniformisation de la cantine.
On rencontrait dans les années trente des pédagogues audacieux forts de leur culture et d'un solide rapport aux Lettres. Ils demandaient beaucoup et connaissaient personnellement leurs élèves plutôt que d'en compter le nombre pour en dénoncer le poids. Aucun secours ne vient des ministères; les programmes scolaires, rédigés par quelques inspecteurs naviguant dans leur monde conceptuel, sont généralement inaudibles. On découvre l'appauvrissement sémantique de ces jeunes générations. Il est en rapport avec le discours politique riche de milliers de mots du temps des Présidents qui savaient ce que parler veut dire et pratiquaient exactement l'art du bien mentir de façon juste et nécessaire. Aujourd'hui le meilleur élu parvient à articuler quelques pauvres phrases avec quatre cent mots et quelques onomatopées.
A la sortie du laminoir scolaire la confiance en soi, en l'adulte, en toute docte organisation, est largement altérée par les longues années de pratique généralement sans sel. La capacité d'implication et la croyance en des possibles féconds et partagés sont largement écornées.
Un support familial un peu vivant, bavard, joueur et faisant circuler l'affectif, permet à certains d'échapper à la redoutable érosion durant cette première et lourde strate de socialisation. Mais généralement la famille est plutôt le lieu de plaintes et de récriminations systématisées contre les institutions et organisations. Rien ne fait joie dans ce discours de victimes qui nous entoure. Notre Société vise pourtant à secourir tout désavantage avec cette belle obstination rapprochant le feinte idéologique des enjeux électoraux.
A terme, personne n'est bien prédisposé à affronter le monde de l'activité professionnelle et du travail qui apparaît comme une super école par son fonctionnement technocratique et formel. Le premier contact est souvent rude. Nul ne perd ici un temps trop précieux ailleurs pour créer ce lien de confiance où l'arrivant pourrait se savoir sinon désiré, du moins attendu.
Les spécialistes en place, pourtant dûment diplômés, ont peu de goût à établir des liens autres que technologiques et opérationnels avec les nouveaux partenaires. Tout discours subjectif leur semble l'une de ces faiblesses insidieuse dont l'école les a averti comme danger majeur. Ainsi aseptisés ces experts et ces managers, ne sachant rien jouer d'eux-mêmes, vont stériliser le tissu social. Ils vont se retrouver étrangers aux autres dans leurs castes avec leur langage spécifique.

5. LA RECONSTRUCTION DU SUBJECTIF

Spécialisé dans la gestion d'Etablissements Sociaux et ayant visité maints établissements de ce type, j'eus la chance de rencontrer des artistes et des créateurs qui entretenaient des signes de vie. Il en naquit l'idée de mettre l'institution en scène par le montage annuel d'une pièce avec un texte, des costumes et un vrai petit théâtre. Le cérémonial et la pratique créaient

un code extra institutionnel. Une implication réelle de tous dans le spectacle faisait règle intangible. La cité grecque trouvait probablement sa cohésion métaphorique plus au théâtre qu'à l'Aréopage. Lors de cette transposition imaginaire on ne comptait plus ses heures… L'ordinaire où l'on s'isole, stagne et désespère dans la fossilisation des pratiques, s'oubliait dans le partage symbolique et imaginaire des rôles.

Le dispositif sur la légitime réduction du temps de travail à trente cinq heures mit quelque peu à mal cette fantaisie qu'il fallut réduire comme certains temps inutiles autour des cafetières. Mais il en demeure quelques traces. De telles communions exorcisent la peur des lendemains pleins de menaces, d'inconnu et d'imprévisible. La mort qui se profile derrière l'extinction du désir n'a pas de place quand la pièce se joue.

Elle demande ces excentrations qui rétablissent l'imaginaire qui nous supporte.

Lors d'une journée de formation dans une entreprise de niveau national où je me faisais didactique ma partenaire me saisit à une pause. Elle me souffla: «Ils ne veulent pas savoir, ils veulent croire». J'étais Alceste par la rigueur du jugement, je devins Tartuffe par le jeu sans aller toutefois à la noirceur des intentions. Avec un clin d'œil aux moins sots que je fis complices. L'échange se fit alors humain et rassurant.

Si on relit le philosophe Alain dans ses propos sur le bonheur, il nous montre comment, même au bagne sibérien et dans les tranchées de la Grande Guerre, il y avait des instants de vrai partage et de bonne humeur. Certes les acteurs de ces épisodes n'avaient d'autre choix que de se replonger dans la subjectivité… Elle est la ressource essentielle de l'homme.

Il semble même que le dénuement et l'oppression, voire même la présence effective de la mort à proximité, lève la peur liée aux incertitudes des lendemains. Ce sous officier disait après quatre ans de la guerre la plus meurtrière qui fut: «Nous n'avons plus peur, nous n'avons que des transes…». Ce «nous» transcrit une fusion quasi organique. Mourir en bonne compagnie est peut être moins grave que la longue agonie solitaire dans ces excellents mouroirs pour seniors qui nous sont promis. L'un de mes très vieux amis entretient son bras pour mettre le poing dans la figure du psychologue qui viendrait lui apporter un secours institutionnel face à la mort prochaine. Il ajoute cependant: «Sauf s'il apporte du vin». Tout l'humain se condense là.

CONCLUSION:
DES BONNES RAISONS DE DÉSESPÉRER AUX MEILLEURES RAISONS DE CROIRE

La peur n'est plus celle de jadis avec la peste, l'invasion et le cortège des spoliations violentes de l'oppression instituée. Nous avons des droits. La Société est responsable de nous. On sait bien le mensonge. Il faudrait démultiplier les budgets sociaux et piller deux planètes et demi pour une aisance collective qui correspondrait à une satisfaction statistique correcte… L'argent circulant peut à tout moment provoquer des coups de sang économiques par ses déplacements et son volume démesuré.

Une incertitude insidieuse fait monter la peur de cet effondrement de nos conforts factices. Le rapport à autrui devient suspicieux, l'étrangeté commence avec le voisin auquel on prête de mauvaises intentions. Le grief fait à autrui tisse tous les discours. Le rapport aux objets lui-même se banalise dans des médiocrités, l'objet jetable n'a pas l'âme de la matière passée par des mains connues, habiles et aimantes. Les métiers ont disparu dans ces monstrueux systèmes où l'homme et l'esprit ont de moins en moins de part. Lorsqu'on de-

mande: «Que fais tu?» nul ne se hasarde à répondre fièrement dans cette belle confiance qui devrait s'attacher dans une forte prise de sens à chacun de nos actes sociaux ou professionnels... Toute perte possible fait crainte, qu'on l'envisage dans la position sociale, les avantages acquis, l'habitat, ou ce corps lui-même qui faiblit dans sa peau et ses articulations... Entre la mort et nous l'espace s'amenuise sans ces solidarités, ces présences, ces émotions et les dimensions imaginaires perdues qui faisaient protection. Cette peur subjective nous poursuit dans les meilleurs refuges. Jadis dans les foires on allait dans des labyrinthes pour ce petit moment de frayeur qui stimule les sens. Edgar Poe imaginerait de nos jours un conte où l'on serait perdu à vie dans un parcours d'apparences et de semblants avec seulement la rencontre inquiétante et occasionnelle d'autres égarés.

La désocialisation des rapports à tous les échelons de la société est un mal profond et insidieux. Elle n'effraye pas comme un danger manifeste mais mine par l'instauration d'un vide générant la pire des peurs. Elle est l'angoisse. La menace et l'agresseur ne sont pas nommables. Lorsqu'elle survient le sujet se referme sur lui-même dans une fascination narcissique sur sa vacuité où tout objet perd son sens et sa saveur...

Une fermeture de mine ou de forge qui faisait la légende d'une région, le cadre que l'on dépouille de ses attributs et met dans quelque placard, la petite entreprise dévorée par le progrès technologique, et voila la déconstruction de l'humain dans l'horreur finale de l'inutilité. Ne plus servir assassine. Ne plus dépendre fait de chacun un nourrisson abandonné.

L'abus de l'exploitation capitaliste éreintait certes, mais voila que l'on tue vraiment par une systématisation du défaut de reconnaissance sociale qui fait de chacun un consommable à usage limité. Même ceux qui restent à bord des organisations surhumaines sont précarisés par tous les systèmes d'évaluation qui pointent imperfection et déperdition dans une performance idéalisée dont nul ne saurait se rendre maître. Les plus solides en sont vite ébranlés.

La peur naît partout où l'on pressent un projet paranoïaque qui peut aussi bien être économique que social. Un Moi qui porte en lui sa croissance et sa destruction se dresse là. Freud nous indiquait dans ce texte fondateur: «Pour introduire le narcissisme»:

> Comme les névroses de transfert nous ont permis de suivre à la trace les motions pulsionnelles libidinales, de même la démence précoce et la paranoïa nous fourniront l'accès à l'intelligence de la psychologie du Moi.

L'individu ou l'organisation réduits à ce Moi sans fondements et sans limites qui foisonne aujourd'hui sont enclins au délire... La subjectivité déniée laisse place libre aux retours le plus fous. Cela peut même gagner ces groupes fanatiques qui s'unissent dans un puissant délire de sujet collectif contre quelque Satan personnifiant le mal.

Les ancêtres vigilants et des alliances familiales inconditionnelles nous rassuraient. Nous avions crus en la politique. La science ne rassure pas encore. Va-t-elle nous promettre bientôt la beauté, l'opulence et l'immortalité?

Dans telle PME, un patron caractériel, exigeant, hyper présent, sujet aux manies et aux sautes d'humeur mourut d'un excès de vitalité. Un technicien compassé et parfait en tous points vint et rétablit tout dans les meilleures formes. Le moral collectif tomba. Des troubles locaux apparurent. Le moindre problème devint le détail qui tue. On vit du harcèlement dans les optimisations technologiques les plus opportunes... La médecine du travail s'in-

téressa à la maison. Le technocrate trouva bientôt une organisation plus appropriée à sa démesure et partit. Un successeur modeste qui ne venait pas du ciel mais sortait du rang arriva bientôt. Il savait en ancien compagnon les signes et les codes qui lient les groupes autour de leur tâche. Il évitait toute analyse, tout questionnement importun, toute interprétation. Il était peu porté vers la psychologie. Il considérait cependant chacun comme s'il allait dans l'instant énoncer quelque chose d'important. On lui parla. Il se tut souvent. Il ne promit rien. Il sanctionna. Ce qu'il faisait, il ne le faisait jamais ni par principe, ni à contre cœur, mais opportunément. Ce n'était pas un agent comptable de son temps. La confiance et même l'espoir revinrent.

La mission de consultant où je me trouvais fut déconcertée par la simplicité de cette réponse. Le déclin des projections idéales est avéré. Les années trente portaient la certitude du bonheur populaire. Mai 68 affirmait la possibilité de la liberté. Chacun aujourd'hui est en panne de croyances. Les solutions institutionnelles crédibles ne se sont jamais soutenues que d'une foi. Les Dieux ont disparu et on ne leur a pas donné de prothèse. La surenchère technocratique et technologique nous enferme finalement dans des gabarits mortifères largement surdimensionnés. Nos capacités d'accommodation affective et émotionnelle demeurent limitées à un environnement humain de quelques dizaines de personnes, comme celles de tout primate. Nos vrais besoins sont toujours ceux de l'homme du néolithique.

Mais autour de nous des gens n'attendent plus rien du ciel ou des organisations. Des jeunes entreprennent sans douter dans ces créneaux de cette société matérialiste où ils sont nés sans se soucier de l'inflation où elle s'emballe. Ils n'ont plus rien à faire de la nostalgie. Leurs partages ne sont pas limités par des principes. L'effacement de la peur passe d'abord par l'acceptation de l'altérité. Pour ces jeunes elle n'est ni de principe, ni de devoir. L'autre est un semblable, allié ou ennemi. Ils en font leur affaire sans dogmatiser. C'est le temps des réparateurs, des bricoleurs, des joueurs. Ils peuvent émerger, ils sont désirés tels. Ils n'espèrent plus l'entreprise ou l'institution quasi parentale qui leur offrirait cette place stable de prolétaire pérennisé. Ils créent des activités. Ils en changent. Ils sont mobiles. Ils émigrent.

Rien ne sera bientôt plus précieux que ces opportunistes. Les managers de la génération Y adviennent avec leur immédiateté et leur absence d'inertie les faisant surfer au dessus de pièges névrotiques et des positions narcissiques. L'organisation ne saurait tuer ces insaisissables.

Les enjeux économiques mondialisés n'ont jamais fait rêver personne. Le possible de l'objet consommable idéal nous dépasse sans cesse. Courir après pour mieux le maîtriser est épuisant et vain. Il va bientôt falloir que quelque chose à faire ensemble se remette à nous émerveiller.

Entre la mort et moi, il y a la vie et quelques semblables que j'aime et qui m'aiment, ce qui promet encore quelques rendez vous plaisants à ne pas rater... Et même de l'autre côté il y a tous ces bons morts de ma bibliothèque qui m'attendent pour partager six mille ans de cette histoire humaine qui ne cesse de s'écrire dans le renouvellement inépuisable de l'esprit et des sentiments. On y retrouve, au-delà des époques, des idéologies et des fascinations matérialistes, cette nécessité de supporter dignement la condition humaine sans cesser de désirer ce qui mène bien au-delà de la mort. Ce n'est pas si difficile de rester humain, il suffit peut-être d'en prendre le temps et d'en trouver le courage. Il y a un passage entre Charybde et Scylla, c'est raisonnable d'avoir peur, mais il importe de naviguer.